Early Journal Content on JSTOR, Free to Anyone in the World

This article is one of nearly 500,000 scholarly works digitized and made freely available to everyone in the world by JSTOR.

Known as the Early Journal Content, this set of works include research articles, news, letters, and other writings published in more than 200 of the oldest leading academic journals. The works date from the mid-seventeenth to the early twentieth centuries.

We encourage people to read and share the Early Journal Content openly and to tell others that this resource exists. People may post this content online or redistribute in any way for non-commercial purposes.

Read more about Early Journal Content at http://about.jstor.org/participate-jstor/individuals/early-journal-content.

JSTOR is a digital library of academic journals, books, and primary source objects. JSTOR helps people discover, use, and build upon a wide range of content through a powerful research and teaching platform, and preserves this content for future generations. JSTOR is part of ITHAKA, a not-for-profit organization that also includes Ithaka S+R and Portico. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

VERS LA MER

Par Emile Verhaeren

Comme des objets frêles,
Les vaisseaux blancs semblent posés,
Sur la mer éternelle.

Le vent futile et pur n'est que baisers;
Et les écumes
Qui, doucement, échouent
Contre les proues,
Ne sont que plumes:
Il fait dimanche sur la mer.

Telles des dames
Passent, au ciel ou vers les plages,
Voilures et nuages:
Il fait dimanche sur la mer;
Et l'on voit luire, au loin, des rames,
Barres de prismes sur la mer.

Fier de soi-même et de cette heure,
Qui scintillait, en grappes de joyaux
Translucides sur l'eau,
J'ai crié, vers l'espace et sa splendeur:
«O mer de luxe frais et de moires fleuries,
Où l'immobile et vaste été
Marie
Sa force à la douceur et la limpidité;
Mer de fierté et de conquête
Où voyagent, de crête en crête,
Sur les vagues qu'elles irisent,
Les brises;
Mer de ferveurs, où des musiques de lumière
Chantent dans l'or
Immobile du fulgurant décor;
Mer de beauté sereine et de frêle merveille
Dont la rumeur résonne en mes oreilles
Depuis qu'enfant j'imaginais les grèves bleues
Où l'Ourse et le Centaure et le Lion des cieux
Venaient boire, le soir,

Là-bàs, très loin, à l'autre bout du monde;
O mer, qui fus ma joie étonnée et féconde,
O mer, qui fus ma jeunesse cabrée,
Ainsi que tes marées
Vers l'aventure et les conquêtes,
Accueille-moi, ce jour, où tes eaux sont en fête!

J'aurai vécu l'âme élargie,
Sous les visages clairs, profonds, certains,
Qui regardent, du haut des horizons lointains,
Surgir, vers leur splendeur, mon énergie.
J'aurai senti les flux
Unanimes des choses

Me charrier en leurs métamorphoses
Et m'emporter, dans leur reflux.
J'aurai vécu le mont, le bois, la terre;
J'aurai versé le sang des dieux dans mes artères;
J'aurai brandi, comme un glaive exalté,
Vers l'infini, ma volonté;
Et maintenant c'est sur tes bords, ô mer suprême,
Où tout se renouvelle, où tout se reproduit,
Après s'être disjoint, après s'être détruit,
Que je reviens pour qu'on y sème
Cet univers qui fut moi-même.

L'ombre se fait en moi; l'âge s'étend
Comme une ornière, autour du champ,
Qui fut ma force en fleur et ma vaillance.
Plus n'est ferme toujours ni hautaine ma lance;
L'arbre de mon orgueil reverdit moins souvent
Et son feuillage boit moins largement le vent
Qui passe en ouragan, sur les forêts humaines;
O mer, je sens tarir les sources, dans mes plaines,
Mais j'ai recours à toi pour l'exalter,
Une fois encor,
Et le grandir et le transfigurer
Mon corps,
En attendant qu'on t'apporte sa mort,
Pour à jamais la dissoudre, en ta vie.

Alors,
O mer tu me perdras en tes furies
De renaissance et de fécondité;
Tu rouleras, en tes vagues et tes crinières,
Ma pourriture et ma poussière;

Tu mêleras à ta beauté
Toute mon ombre et tout mon deuil.
J'aurai l'immensité des forces pour cercueil
Et leur travail obscur et leur ardeur occulte;
Mon être entier sera perdu, sera fondu,
Dans le brassin géant de leurs tumultes,
Mais renaîtra, après mille et mille ans,
Vierge et divin, sauvage et clair et frissonnant,
Amas subtil de matière qui pense;
Moment nouveau de conscience;
Flamme nouvelle de clarté,
Dans les yeux d'or de l'immobile éternité!»

Comme de lumineux tombeaux,
Les vaisseaux blancs semblent posés,
De loin en loin, sur les plaines des eaux.

Le vent subtil n'est que baisers;
Et les écumes
Qui, doucement, échouent
Contre les proues,
Ne sont que plumes:
Il fait dimanche sur la mer!